
Conclusion

Après ce bref examen de quelques textes littéraires, on peut tirer quelques conclusions qui se rapportent à la problématique du roman de langue arabe en Algérie. Car en dépit de l'hostilité affichée par l'administration coloniale envers la langue arabe avant les années 1960, et de l'absence de traditions scripturales modernes, ce genre littéraire a pu s'imposer petit à petit dans la sphère culturelle algérienne. Il a émergé timidement vers la fin des années 1940 avec le roman de Réda Houhou à raison d'un texte produit toutes les cinq années ou les six années, en tout trois romans dont la qualité esthétique est assez rudimentaire. Les années qui ont suivi l'accession du pays à l'indépendance n'ont pas été florissantes pour cette production, mis à part le roman de Mohamed Manii en 1967 ; cette écriture n'a tenté aucun lettré à l'époque. Il a fallu attendre l'avènement des années 1970 pour que la publication de textes romanesques devienne régulière, c'est-à-dire à raison d'un roman ou deux par année (jusqu'à trois certaines années) et voir ainsi l'apparition de romanciers de talent tels Abdelhamid Benhadouga et Tahar Ouettar. C'est dire que les efforts consentis par l'Etat algérien dans la promotion de la langue arabe et par la mise en œuvre d'une politique d'investissement dans le domaine de l'édition et la diffusion du produit culturel par le biais de la S.N.E.D a donné des résultats indéniables. L'encouragement des activités créatrices des jeunes écrivains par le biais des associations, des journaux, des revues, des séminaires, des concours, des émissions télévisées et radiophoniques ont permis vers la fin des années 1970 de prolonger cette dynamique.

C'est grâce à la conjonction de ces différents facteurs que de nouveaux auteurs ont pu publier leurs premiers textes. On peut citer les plus en vue : Laredj Waciny, Merzag Bagtache et Ghoumougat Ismaël. Ces derniers romanciers vont constituer les véritables animateurs de la deuxième génération. La période des années 1980 verra une production romanesque abondante qui va se stabiliser entre six à huit romans par an, et ce n'est rien pour une littérature qui n'a pas bénéficié des mêmes apports que celle écrite en langue française qui, malgré sa marginalisation sur le plan institutionnel, demeure vivante et prospère.

Passée la phase de l'euphorie nationale dans les années 1970 et jusqu'à la fin des années 1980, c'est le désenchantement qui va gagner

les esprits et toucher toutes les catégories sociales et les institutions culturelles. La création littéraire devient marginale et la culture une activité périphérique. La crise politique des années 1990 aidant, la production romanesque va connaître quelques turbulences, mais cela ne veut pas dire l'arrêt de la création, bien au contraire. Cette nouvelle donnée a permis aux auteurs de prendre des initiatives en s'inscrivant dans le champ éditorial par la création d'association d'écrivains autonomes du pouvoir politique, telles El-Djahidia animée par Tahar Ouettar et Rabitat El-Ikhtilaf dirigée par Bechir Mefti. Plusieurs romans ont vu le jour grâce au concours de ces deux associations et de l'Union des Ecrivains Algériens.

Ceci pour situer le développement de cette production sur le plan institutionnel et éditorial. Quant aux thématiques abordées par ces auteurs, comme je les ai traitées dans les différentes parties de l'ouvrage, elles ont varié selon les phases historiques qu'a connu le pays. C'est-à-dire qu'elles ont évolué de la glorification du soulèvement national des années 1950, en passant par les problèmes de société après la mise en œuvre de la politique sociale de l'après l'indépendance, à la phase du désenchantement national et enfin à la violence avec la fin des années 1980 et le début des années 1990.

Contrairement aux premiers textes publiés avant les années 1970, cette nouvelle littérature romanesque bénéficie d'apports plus enrichissants sur le plan technique, du fait que certains de ses têtes d'affiche sont plus en contact avec la littérature universelle soit par le bilinguisme de certains d'entre eux soit par le recours pour d'autres aux textes d'écrivains étrangers traduits en langue arabe.

Mais le fait le plus significatif réalisé par cette littérature, c'est l'expression d'une écriture féminine qui vient à point nommé pour donner une autre tonalité, une autre dimension à ce champ romanesque, Ahlam Mostghanemi en est la figure la plus consacrée.

Certes les problèmes de l'édition étant en partie réglés, cette littérature doit faire face à d'autres écueils, c'est-à-dire l'absence d'une véritable promotion institutionnelle par le biais de la diffusion à travers l'école et les différents moyens audiovisuels et la presse. Il manque en somme une véritable atmosphère culturelle qui permettra l'apparition d'un lecteur d'un type nouveau qui la prendra en charge soit du point de vue critique ou du simple plaisir de découvrir une nouvelle production romanesque.